

## Distrain du réel

**M**'étais-je endormi avec elle, sans que j'y prenne garde ? En tout cas, à mon réveil, cette phrase s'était imposée, tout d'abord avec désinvolture, devenant plus lancinante par la suite au point où je lui donnais vie en la consignnant précieusement : « J'ai toujours pensé que respirer relevait d'un défi d'apesanteur. » M'appartenait-elle, ou avait-elle trébuché d'un livre récemment parcouru, d'une voix radiophonique, d'une conversation ? Revenait-elle d'une longue errance que seuls les rêves peuvent nous offrir ? Peut-être scindée en deux parties, elle avait ici trouvé son équilibre, elle s'était requalifiée. Comme elle avait surgi de je ne sais quelle temporalité, elle attendait bien pour se découvrir neuve et palpitante, incarnée dans le langage des hommes. Ou des autres.

Elle n'attendait pas longtemps. En consultant les éléments d'une collection d'art contemporain, le souvenir d'un étrange dispositif aperçu voilà vingt ans revint battre mes paupières. Sans doute y avait-il sa place (déjà à l'époque il s'y était immiscé, dans le contexte d'une exposition discrète), sans doute avait-on avec plus ou moins de talent réussi à le cataloguer, des critiques et des historiens s'étant suffisamment penchés sur l'objet, sans doute avait-on apporté toutes les explications. L'objet malgré tout n'avait pas fini de déranger et produire des déplacements autant sur le plan architectural, cathodique, mental. Au contraire. Et cette phrase qui pouvait avoir les tremblements d'une épitaphe

comme d'un axiome frôlait désormais ce qui m'était alors apparu comme un vertige. L'objet respirait, distrait du réel. Que voyait-on ? Quatre murs de parpaings bruts constituant une sorte de puits sans profondeur, un amas de ces mêmes parpaings mais démolis à l'intérieur et, sous ces gravats, la lumière d'un téléviseur qui tentait de se frayer un passage, neige miroitante, bout de ciel effondré, en proie à l'encombrement des morceaux qui pouvaient tout masquer. Tant de simplicité transpirait l'univers des ovnis. La lumière, censée véhiculer une image et transmettre une information, s'était transformée en nappe friable, minérale et martienne. Accomplissant secrètement son programme, l'objet aux dimensions modestes semblait avoir poussé entre deux coups de truelle et une technologie sophistiquée, socle incertain.

S'affairer autour d'un monde qui émerge avec le risque de disparaître l'instant d'après, c'est l'affaire du décrypteur, substituable à celle de l'auteur de science-fiction. Une fois la curiosité satisfaite, l'identification obtenue, on peut quitter les lieux. On peut reprendre pied même quand cela serait sur ses mains. Avec malgré tout cette impression qui dure, l'idée d'un monde qui se fabrique ailleurs, en dehors, indifférent somme toute à notre adhésion, un monde qui dans une heure, une éternité, flottera encore, fragile et puissant, accidenté et tendu, amoureux des séismes, un monde large que peuplent des chuchotements légendaires. Défiant l'apesanteur.

**Pierre Giquel**

# Ange Leccia

né en 1952 à Minerviu (Corse); vit et travaille à Paris

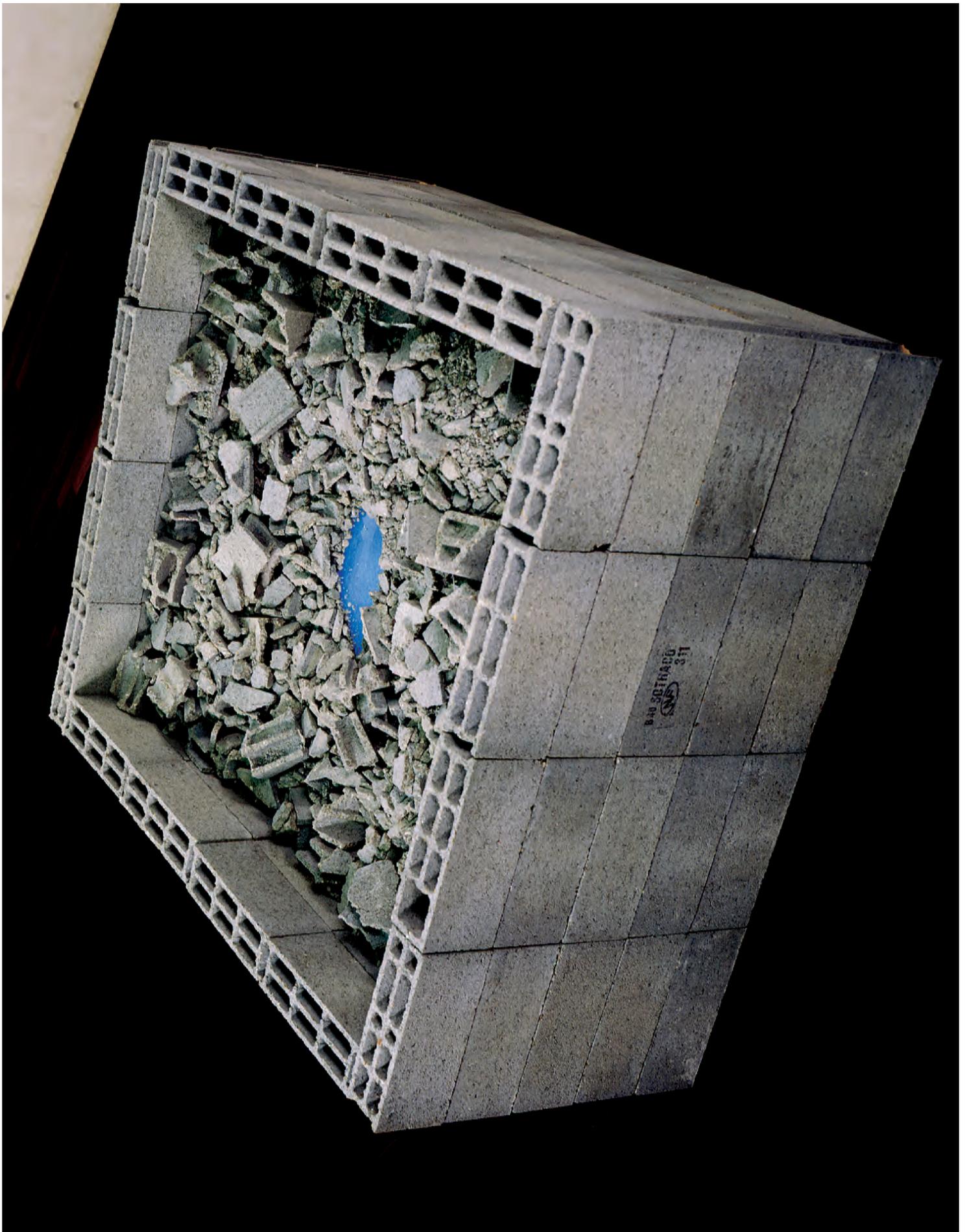
## *Sans titre*

**1985**

Inv. 2005-1020

Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... critique sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL.

*C'est pas beau de critiquer ?* Une collection de « commentaires » en partenariat avec l'AICA/Association internationale des Critiques d'Art.



Ange Leccia,  
*Sans titre*, 1985.  
Parpaings, téléviseur.  
Don de la Galerie

Almine Rech (Paris)  
en 2005. Musée d'art  
contemporain  
du Val-de-Marne.